



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra.

Modes de Long-champs

1. Chapeau de paille de riz orné de plumes et de blonde 2. Chapeau de satin orné de rubans de gaze 3. Bonnet de blonde de soie orné de fleurs.



Petit Courrier des Dames
 Boulevard des Italiens N. 2. près le passage de l'Opéra.
Modes de Long-champs

Robe de gros de Naples blanc, garnie de volans en gros de Naples de couleurs, placés en tuyaux, Pélerine de même Chapeau en paille de riz orné de plumes et de rubans en satin

PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

Nouveau Journal des Modes, des Théâtres, de la Littérature et des Arts.

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Papier des manufactures d'Arches et d'Archette (*Vosges*)

Prix de l'abonnement : pour trois mois 9 fr.
pour six mois 18
pour l'année 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens,
N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra.

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du Journal, rue
St.-Louis, N^o 46, au Marais, et rue Richelieu, N^o 67 :

MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. ZSCHECH et KRINITZ.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE au
Salon Littéraire, à Strasbourg.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

CONCERT EN FAVEUR DES GRECS.

A la prise de Jérusalem par Saladin, les femmes reçoivent la permission de faire sortir de la ville ce qu'elles ont de plus précieux, et elles emportent leurs maris sur leurs épaules, leurs enfans dans leurs bras. Au moment où Ibrahim, pacha



de Constantinople, annonce à la malheureuse ville de Missolonghi qu'aussitôt qu'il s'en sera rendu maître il passera tous les habitans au fil de l'épée, sans respect pour l'âge ni pour le sexe, on veut que les femmes se réfugient dans une ville voisine, où leur vie peut être en sûreté: «Eh! que dirait-on de nous, s'écrient-elles aussitôt, si nous abandonnions nos maris, nos enfans? Qui leur donnerait les secours dont ils ont besoin? Quelle terre voudrait nous porter après ce lâche abandon? Qui oserait nous offrir un asile?» Et elles courent au temple implorer le Dieu des chrétiens.

A Paris, quand il est question de concourir au soulagement des malheureux Grecs, tout ce que la capitale renferme de plus distingué par la naissance, la grâce, l'esprit, la beauté, les talens, lutte sur-le-champ de générosité et de dévouement, tant il est vrai qu'en Asie, en Grèce, en France, partout les femmes ont les mêmes vertus. Le cri de l'humanité a retenti dans le cœur des Françaises, et rien ne leur coûtera pour exprimer le noble enthousiasme qui les anime. L'admiration est le seul sentiment qui convienne à ce dévouement sublime. Dans un journal consacré à la futilité, à la toilette des dames, qu'il nous soit permis aujourd'hui, pour lui donner une véritable importance, de rapporter des détails et de citer des noms que l'histoire s'empressera de recueillir.

On propose une quête dans les différens quartiers de Paris; les femmes vont elles-mêmes solliciter la bienfaisance nationale et en obtiennent de riches offrandes. On parle d'un concert donné au profit de ces malheureux Grecs, qui, sous les yeux de l'Europe immobile, résistent seuls d'une manière si miraculeuse à la barbarie des Turcs, et les femmes, qui jusqu'alors n'ont trouvé dans la musique qu'un délassement, ne craignent point d'employer leurs talens à une cause si noble; toutes veulent y paraître, ne fût-ce que dans les chœurs: jamais elles n'ont si bien apprécié le bonheur d'avoir des talens. Honneur donc, cent fois honneur à ces femmes généreuses, que les plaisirs de la société, les charmes d'une vie opulente, n'ont point éloigné de ce touchant sacrifice! Mesdames Merlin, Dubignon, Carvalhos, la comtesse de Tracy, Joseph Perrier, Beaulieu et d'autres que nous regrettons de ne pouvoir nommer. Les applaudissemens les plus vifs ont accueilli le talent admirable de toutes ces dames, et particulièrement la voix

expressive et suave de M^{me} Dubignon, et la pureté, l'élégance, la méthode parfaite de M^{me} Merlin.

Tout avait été disposé avec un soin extrême. Des aides de cérémonies conduisaient les dames aux places qui leur étaient destinées; aussi la salle présentait un coup-d'œil magnifique. Toutes les toilettes étaient brillantes; toutes les figures étaient embellies par le plaisir de faire une belle action. Parmi les nombreux spectateurs qui étaient accourus à cette fête de famille, on remarquait le duc d'Orléans, MM. de la Rochefoucault, de Choiseul, La Fayette, la duchesse de Broglie, etc., etc.; il ne manquait à cette brillante réunion que la généreuse duchesse d'Alberg, qui avait présidé avec tant de grâce à ce concert, et qu'un malheur particulier retenait chez elle.

On a exécuté de la manière la plus parfaite, la prière de Moïse, un duo du Voyage à Reims, un grand air de Zelmire, de l'Italienne à Alger, un trio de Zoraïde, etc.; on a fini par chanter l'Hymne des Grecs, qui a produit un enthousiasme étonnant, un vrai délire.

La recette, qui s'est élevée de 25 à 30,000 fr., a prouvé que les cœurs français ne sont jamais sourds quand il s'agit de secourir l'infortune et le malheur.

Combien l'exercice de la plus noble vertu sait ajouter encore à l'attrait de la beauté! Je ne sais quel charme touchant était répandu sur la physionomie de toutes les femmes réunies à ce concert, mais jamais elles n'ont paru plus jolies, plus intéressantes; occupées d'une même pensée, animées du même enthousiasme, parées presque toutes des mêmes couleurs, tout semblait être en harmonie dans leurs grâces comme dans leurs plaisirs; et pour terminer ce tableau par un trait plus expressif encore, nous répéterons la phrase d'un aimable rédacteur, qui prétendait qu'à la fin de cet intéressant concert, *toutes les femmes étaient jeunes, toutes les femmes étaient jolies.*

Entre toutes les toilettes qui rivalisaient de goût et d'élégance dans cette brillante soirée, on remarquait des robes en organdie blanc, ornées d'entre-deux et de trois rangs de volans brodés au plumetis; d'autres en cote-pali uni bleu, ayant la même disposition de broderie et de garniture: ces broderies, dont le travail est d'un fini parfait, se font en soie plate couleur sur couleur. Des écharpes en grenadine bleue, des

ceintures en rubans écossais bleus, de grandes plumes bleues sur des chapeaux en paille riz, semblaient être l'accessoire général des robes blanches. Le plus grand luxe régnait aussi dans les costumes de deuil, dont la sombre uniformité était toutefois mitigée par des manches et des écharpes blanches.

Le jaune-jonquille, jaune-serin, jaune-paille, se retrouve partout, soit dans les plumes, fleurs, rubans dont les chapeaux sont ornés, soit en ceinture, écharpes et même en garniture de robe. (Voir le costume que nous offrons aujourd'hui et dont le modèle nous a été donné par une des femmes les plus élégantes de Paris.) Enfin, cette nuance est devenue une livrée presque générale; et si, comme dans les tems passés, on pouvait supposer qu'une couleur devint encore un signe de ralliement, l'uniformité de ce goût attesterait du moins qu'il n'est qu'un même parti en France.

Sur les chapeaux en paille de riz on emploie des rubans, dits tulipes, en gaze brochée en soie. Le fond de ces rubans est uni, et de jolies tulipes brochées et nuancées bordent un des côtés de ce ruban et lui donnent sa dénomination.

On place aussi sous la passe des chapeaux, tantôt des fleurs, tantôt des bandes en paille, entremêlées de rubans; généralement, on orne beaucoup le dessous de toutes les passes des chapeaux habillés.

Les colliers en grosses perles blanches ont pris faveur auprès des jeunes femmes. On en remarque beaucoup aux Bouffes, aux concerts, et partout où l'élégance est de rigueur.

Il paraît que les pélerines en ruban reprendront la vogue dès que le froid permettra de supprimer les schalls et les manteaux.

LITTÉRATURE.

LES FEMMES DES ANCIENS NORMANDS OU SCANDINAVES (1).

.... Il est tems aussi de voir le rôle que les femmes jouaient

(1) Extrait de l'*Histoire des Expéditions maritimes des Normands, et de leur Établissement en France au 10^e siècle*, par M. Depping, 2 vol. in-8°. Prix: 12 fr. A Paris, chez Ponthieu, libraire, au Palais-Royal; et chez Dondey-Dupré Père et Fils, imp.-lib., rue St.-Louis, N° 46, au Marais, et rue Richelieu, N° 67.

chez les pirates du Nord, et l'influence qu'elles exerçaient sur cette race de héros de mer.

La terre du Nord nourrissait peu d'hommes, l'Océan était la ressource des autres ; les femmes devaient nécessairement se ressentir de cet état de choses. Le mariage ne pouvait convenir qu'aux hommes établis, aux cultivateurs, aux rois et aux nobles, qui du moins possédaient un domicile. De vagues amours, des liaisons grossières devaient occuper passagèrement des pirates, qui, combattant sans cesse contre les ennemis et les éléments, ne pouvaient goûter les douceurs de la vie sociale, ni être très-sensibles aux charmes de l'union conjugale. Il n'était pas nécessaire de se choisir une compagne et de chercher à lui plaire, les habitudes des pirates dispensaient de ces soins ; on enlevait des femmes comme du butin, et on les forçait de partager cette vie de mer si peu faite pour la faiblesse de leur sexe. L'espoir d'enlever de jeunes femmes renommées pour leur beauté et leurs charmes devait augmenter le nombre des pirates et stimuler leur courage. Quand la nation ne regarda plus le rapt avec horreur, quel jeune guerrier n'aurait pas fait des prodiges de valeur pour enlever la fille du roi dont les attraits étaient proclamés par la renommée ? n'était-ce pas acquérir le plus beau des butins, et s'illustrer aux yeux de ses compagnons ? Un prince de terre sollicitait timidement la main de la princesse qui avait captivé son cœur, et si son autorité n'égalait pas celle du père, il essayait un refus humiliant. Le roi de mer équipait un bâtiment, et, entouré de ses champions, il allait faire la conquête de la princesse qu'il désirait ; s'il y avait des combats à livrer il ne reculait pas, et vainqueur de ses rivaux ou de ses ennemis, il n'en goûtait que davantage la gloire de son triomphe. Quelquefois en enlevant à un père sa fille, il avait soin d'emporter aussi la dot : c'était une double victoire.

Un pirate suédois, Gunnar, attaque les états de Regnald, roi norvégien ; celui-ci, avant de marcher au-devant de lui, cacha sa fille Moalde, avec des vivres et avec ses trésors, dans un souterrain sur lequel il fit labourer ; il périt dans le combat. Le vainqueur fit chercher la retraite cachée de ce que le roi avait laissé de précieux, y pénétra et enleva la princesse et le trésor.

Une seconde, une troisième conquête de ce genre suivait

quelquefois la première , et chez ces aventuriers la polygamie était assez commune. Les femmes elles-mêmes ne pouvaient voir avec indifférence des hommes qui risquaient leur vie pour les posséder , et dont les exploits étaient chantés par les bardes et répétés dans toutes les îles et dans toutes les familles.

Cette exaltation de courage , cet enthousiasme pour les combats de mers , saisissaient aussi un sexe doux et timide , qui n'entendait jamais vanter que les hauts faits des pirates et des champions. L'exemple des pères et des frères l'entraînait , et souvent les femmes se rangeaient aussi parmi les pirates et se mettaient à leur tête. La langue du Nord a un terme particulier pour les jeunes femmes assez hardies pour courir les hasards de la mer , et de se couvrir d'armures pesantes. Les Sagas les appellent *Skoldmose* (vierges aux boucliers) , et elles citent des traits nombreux de leur héroïsme.

Alfhilde , fille du roi des Ostrogoths , Sugurd ou Sivard , était belle , chaste et brave ; elle ne paraissait jamais en public qu'avec le visage voilé , et , retirée dans son appartement , elle était gardée par deux champions d'une force extraordinaire ; Sigurd avait fait proclamer que quiconque prétendait à la main de sa fille , avait à vaincre d'abord ses deux gardiens , au risque de perdre la vie s'il succombait. Un jeune prince pirate nommée Alf , qui s'était signalé par quelques exploits , risqua l'aventure ; il tue en combat singulier les deux champions , mais la courageuse Alfhilde n'était pas disposée à se rendre aussi facilement. Elle s'embarque avec une troupe de ses compagnes , toutes vêtues en hommes et armées ; une bande de pirates qui la rencontrent , et qui viennent de perdre leur chef , mettent la princesse à leur tête et combattent sous ses ordres. Le bruit de ses expéditions heureuses vint aux oreilles d'Alf , et excita son dépit. Il courut avec sa flotte à sa poursuite , dispersa les ennemis qui voulaient l'arrêter dans sa course , et pénétra dans un golfe de Finlande où stationnaient les navires de sa fière maîtresse. Alfhilde , pour n'être pas bloquée , fit sortir les vaisseaux et livra combat au bouillant guerrier ; celui-ci , accompagné d'un frère d'armes , sauta dans le bateau de la princesse ; on se battit corps à corps ; le compagnon d'Alf , en fendant le casque d'Alfhild , la fit tomber à la renverse. A la vue de ses traits chéris et de sa chevelure ondoyante , les deux guerriers restèrent muets d'é-

tonnement, et n'osèrent plus lever les armes. Alfhilde, vaincue par le plus généreux des amans, consentit à lui donner sa main, et le frère d'armes du vainqueur épousa une compagne de la princesse.

MÉLANGES.

Paris était, il y a huit jours, plongé dans le plus profond sommeil; toute idée de malheur, de catastrophe, était bien loin des esprits de ses paisibles habitans; la nuit protégeait ce doux repos, et pendant ce tems les environs de la capitale étaient témoins de mille scènes de deuil et de désespoir. Le sang coulait, des cris homicides se mêlaient aux gémissemens des victimes, aux vociférations des mourans. *Deux mille six cent cinquante* infortunés trouvaient la mort, aux lieux où ils avaient été chercher le plaisir; c'était au milieu des jouissances d'un banquet qu'ils étaient frappés sans pitié, près de leurs femmes, de leurs enfans!

Quoi que pût faire *Artarpax*,
Psicarpax, *Meridarpax*,
 Qui, tous couverts de poussière,
 Soutinrent assez long-tems
 Les efforts des combattans,
 Leur résistance fut vaine;
 Il fallut céder au sort!
 Chacun s'enfuit au plus fort,
 Tant soldat que capitaine.
 Les princes périrent tous.

De qui s'agit-il donc enfin? De *deux mille six cent cinquante* malheureux rats, attirés dans un piège horrible par la plus infâme des trahisons. Tout l'esprit de leur doyen n'avait servi à rien:

C'était un vieux routier, il savait plus d'un tour;
 Même il avait perdu sa queue à la bataille.

Mais cette fois il se laissa prendre comme un sot, et tous les siens ont partagé son malheureux sort. Voici le récit de cette épouvantable aventure.

Au nombre des désagrémens qu'offrait le voisinage d'un clos d'écarrissage, les ennemis des héros chantés par Homère prétendaient qu'il fallait compter une nombreuse affluence de rats. On avait inutilement employé beaucoup de moyens pour détruire ceux du clos de Montfaucon, près de Paris; mais,

hélas ! on en a trouvé un dont l'effet n'a été que trop certain. Une enceinte d'une certaine étendue existe dans l'un des clos particuliers ; les murs solides qui l'entourent sont perforés , à de courtes intervalles , de trous ménagés à dessein au niveau du sol. On jeta ça et là quelques carcasses fraîches dans cette enceinte ; puis , au milieu de la nuit , lorsque les malheureux rats furent entrés en grand nombre , plusieurs hommes bouchèrent en silence toutes les chatières avec des tampons solides. Alors ils pénétrèrent dans l'enclos , armés de bâtons d'une main , et d'une torche allumée dans l'autre ! Justes dieux ! vous l'avez souffert ! Ces barbares assommèrent les rats qui ne pensaient qu'à faire un bon souper et qu'ils éblouissaient à l'aide de leurs torches !!!

Quel dommage que M. Snowden ne soit pas venu à Paris , pour les fêtes de Longchamps ! comme nous aurions ri de bon cœur ! Mais qu'est-ce que M. Snowden ? C'est un bon bourgeois de Londres , d'un esprit fort original , sans doute , car il a imaginé la voiture la plus extravagante que l'on puisse voir rouler sur les grandes routes d'une capitale. Il s'est arrangé de manière à placer les chevaux dans la voiture , au lieu de les y atteler ! Son équipage a deux étages : le rez-de-chaussée est une plate-forme avec un manège mis en mouvement par deux chevaux. Le manège , par des roues d'engrenage , fait tourner l'axe et les roues de la voiture , en sorte qu'elle avance avec les chevaux. La plate-forme sert encore au dépôt des caisses et paquets. Un escalier léger conduit à un second étage qui a la forme d'un pavillon : c'est là que se trouvent les voyageurs. On ne nous dit pas si cette bizarre voiture était en usage à Londres et si elle parcourait beaucoup de chemin ; mais , dans tous les cas , elle est encore plus curieuse que la *voiture nomade* qui faisait , il y a plusieurs années , l'admiration des Parisiens.

ANNONCE.

L'Art de se faire aimer de son mari, à l'usage des demoiselles à marier ; par Eugène de Pradel. Un vol. in-12, avec figures. Chez Renard , rue Sainte-Anne , n° 71.

A ce Numéro est jointe la Planche 384.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.